

Jean-Marie BOUISSOU

# MANGA

Histoire et univers  
de la bande dessinée  
japonaise

漫画



Picquier poche

Extrait de la publication

Jean-Marie BOUISSOU

# *MANGA*

HISTOIRE ET UNIVERS  
DE LA BANDE DESSINÉE JAPONAISE



*Éditions*  
*Philippe Picquier*

Extrait de la publication

*Nouvelle édition mise à jour et corrigée*

DU MÊME AUTEUR  
OUVRAGES

*Seigneurs de guerre et officiers rouges.*

*La révolution chinoise, 1920-1925*

Paris, Mame, 1974.

*Le Japon depuis 1945*

Paris, Armand Colin, col. « Coursus », 1992, 1997.

*Japan. The Burden of Success*

Londres, Hurst & C°/Boulder (Colorado), Lynne Rienner, 2002.

*Quand les sumos apprennent à danser. La fin du modèle japonais*

Paris, Fayard, 2003.

DIRECTION D'OUVRAGE

*L'Envers du consensus.*

*Les conflits et leur gestion dans le Japon contemporain*

Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

*Le Japon contemporain*

Paris, Fayard, 2007.

*Esthétiques du quotidien au Japon*

Paris, Institut Français de la mode, Editions du Rocher,

Fondation Pierre Bergé, 2010.

Reproductions des illustrations autorisées par les ayants droit  
par l'intermédiaire du Bureau des copyrights français, Tôkyô.

© 2010, Editions Philippe Picquier

© 2012, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

*En couverture* : © Tunué/LRNZ

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0371-9

## REMERCIEMENTS

Philippe Picquier, éditeur inlassable et érudit de textes asiatiques, a supporté avec une équanimité très zen le rythme infiniment lent avec lequel je travaille.

Christophe Jaffrelot, directeur du Centre d'Etudes et de Recherches Internationales de Sciences Po, m'a encouragé à me saisir de *Ma femme est une étudiante* et de *Racailles Blues* comme objets d'étude.

Sébastien Angelier, dont l'émission *Mauvais Genres*, sur France Culture, est un rendez-vous incontournable des amateurs de politiquement incorrect, d'humour crade et d'érotisme torride, m'a invité à commenter ces genres roboratifs.

Quelques éditeurs français (Pika, Kana) contribuent à mon travail en me faisant bénéficier peu ou prou d'un service de presse. Mais personne n'a fait autant pour moi que Sébastien Moricard, alors aux éditions Tonkam.

Kôdansha, Shogakukan, Shûeisha, Tezuka Productions, m'ont permis d'utiliser les images qui illustrent cet ouvrage. ainsi que le musée Guimet.

Les professeurs Jaqueline Berndt (Université Kyoto Seika et International Manga Museum),

Kiyomitsu Yui (Université de Kobe) et Bernd Dolle-Weinkauff (Université de Francfort) ont été pour moi source d'aide et d'inspiration. Mais personne ne m'a autant épaulé que Marco Pellitteri, qui a publié ce livre en italien et joue un rôle essentiel dans l'animation du Manga Network, qui porte mon travail depuis 2006.

Plusieurs de mes étudiants – Vladimir Labaère, aujourd'hui aux éditions Casterman, Romain Chappuis et Rémi Feuillassier – ont réalisé sous ma direction (?) d'excellents travaux sur le manga, dont certains passages de ce livre sont inspirés.

La Fondation du Japon et le JETRO ont soutenu mes travaux et contribué à ma documentation.

L'université Waseda (Tôkyô) m'offre depuis des années le havre de tranquillité où j'ai écrit une grande partie de ce livre, comme de ceux qui l'ont précédé.

Cette édition de poche a été éditée et mise en page par Pascaline Garreau.

L'aide de Masami m'a été infiniment précieuse pour la documentation et la correction des transcriptions du japonais.

Le souvenir du temps passé à rédiger cet ouvrage restera inséparable de celui des soirées passées à en discuter avec Jérôme et Anne-Marie, et leur contribution à mon fond documentaire a été considérable.

Un grand merci à eux tous !

# MODE D'EMPLOI

## Références et bibliographie

Afin de faciliter la lecture, les références ne figurent pas dans le texte. Le lecteur curieux les trouvera en ligne sur le site consacré à cet ouvrage, à l'adresse suivante : <http://www.ceri-sciences-po.org/themes/manga/livre.php>.

La bibliographie se veut pratique. Elle n'est donc pas exhaustive et privilégie les titres disponibles en français. Une bibliographie de type universitaire en français, anglais et japonais, est disponible sur le même site.

## Notes et index

Cet ouvrage évoque plus de 600 mangas différents, dont plus de la moitié traduits en français. Afin de faciliter la lecture, ces œuvres sont citées en notes plutôt que dans le texte. Un index précise, pour chaque série, le magazine et les dates de sa prépublication au Japon, et le cas échéant l'éditeur et le nombre de volumes disponibles en français. Figurent aussi un index des dessinateurs, et un index des bandes dessinées et comics cités.

## « Ma mangathèque idéale »

Sur le site <http://www.ceri-sciences-po.org/themes/manga/livre.php>, le lecteur ou le professionnel désireux de créer ou de compléter une mangathèque trouvera un choix commenté de séries disponibles en français. Bien que j'ai cherché à faire abstraction de mes goûts personnels, cette sélection les reflète évidemment dans une certaine mesure.

## Spoilers

Plusieurs passages de cet ouvrage dévoilent un moment-clé ou la fin de certaines séries. Le lecteur ennemi des *spoilers* fera attention au chapitre 11, et évitera les développements consacrés à *GTO* et à *Hana yori dango*.

## Glossaires des termes japonais

Pour préserver leur saveur, certains termes figurent en japonais dans le texte. Ils sont marqués d'un astérisque à première occurrence, et expliqués par un glossaire. Un index regroupe les termes relatifs au manga et à la bande dessinée.

## Transcription des termes japonais

Les termes japonais sont transcrits selon le système Hepburn. Cette transcription s'applique également à ceux qui sont d'usage courant en français ; ils portent l'^ sur les voyelles longues (Tôkyô), ne sont jamais accentués sur le *e* (Kobe au lieu de Kobé) et ignorent le tréma (Hokkaidô). Une exception est faite pour les titres et les noms

d'auteurs que les éditeurs français ont transcrit selon un système différent du Hepburn : par exemple *Flic à Tokyo* (au lieu de *Tôkyô*) et Ryouji Minagawa (au lieu de Ryôji).

Pour la commodité du lecteur, les termes étrangers qui figurent en *katakana*\* dans les titres de mangas ou de magazines sont retranscrits dans leur langue d'origine : *Berusaiyu no bara* [La Rose de Versailles] est *Versailles no bara*, *Shônen Kurabu* est transcrit par *Shônen Club*, et *Sekusu no ato* [Après l'amour] par *Sex no ato*...

### Prononciation des termes japonais

Pour prononcer correctement les termes japonais transcrits, il faut observer les règles suivantes :

- l'accent circonflexe sur une voyelle l'allonge :  
ô = [oo]
- *u* se prononce [ou] : *samurai* = samourai
- *e* se prononce [é] : *anime* = animé
- *r* se prononce comme un *l* roulé : *sararîman* (col blanc employé d'une grande entreprise) = [salaliima'n]
- *sh* se prononce [ch] : *kaisha* (une entreprise) = [kaïcha]
- *ch* se prononce [tch] : *o-cha* (le thé) = [o-tcha]
- *s* se prononce [ss] même entre deux voyelles : *Asahi* (quotidien japonais) = [assahi]

- il n'y a pas de diphtongues : *ai* = [aï], *ei* = [eï], *oi* = [oi]; de même *an*, *en* et *on* se prononcent en détachant la voyelle de la consonne : *sensô* (la guerre) = [se'nsoo].

### **Noms de personnes japonais**

Certains éditeurs français présentent les noms des auteurs « à la japonaise » (patronyme d'abord : Tezuka Osamu) et d'autres « à la française » (prénom d'abord : Osamu Tezuka). C'est l'usage français qui est suivi ici.

# INTRODUCTION

## DES CHIFFRES, DES QUESTIONS, UN PARCOURS

Le premier manga intégralement publié en français fut *Akira*, le chef-d'œuvre post-apocalyptique de Katsuhiro Ôtomo, en 1990. Afin de ne pas brusquer les lecteurs, Glénat avait colorisé et retourné les planches pour que la lecture se fasse de gauche à droite. Les progrès furent d'abord lents. Six ans plus tard, à peine une vingtaine de séries étaient traduites ou en cours de traduction, toutes éditées « à la française ». A partir de 2000, les chiffres ont explosé. En 2008, année qui a marqué son apogée en France, on a publié 1 288 nouveaux volumes de mangas, presque tous dans leur format d'origine, et il s'en est vendu 12,4 millions, soit 37 % des ventes totales de bande dessinée. En dépit d'un certain tassement on recensait en 2011 dans les catalogues des éditeurs français plus de 750 séries japonaises et quelque 500 auteurs.

Ce succès du manga participe d'une vogue globale de la culture populaire japonaise. Cet engouement peut sembler paradoxal à plus d'un titre. D'abord

parce que le Japon a longtemps considéré volontiers que sa culture n'appartient qu'à lui et ne saurait être partagée par le reste du monde. Ensuite parce que le manga est tout entier imprégné de l'expérience historique unique de l'Archipel depuis sa fermeture au monde pendant la longue période d'Edo (1603-1868) jusqu'à l'holocauste nucléaire d'Hiroshima. Ce parcours dramatique est très différent de celui des nations occidentales. Que l'imaginaire collectif qu'il a nourri ait engendré une culture populaire capable aujourd'hui d'atteindre à l'universalité ne laisse pas d'étonner.

Vue d'Occident, la culture japonaise a longtemps semblé refléter une très ancienne tradition, sophistiquée et pleine de spiritualité, que les baskets douteuses des *otaku*\* seraient venues piétiner. Le manga, et avant lui les séries télévisées japonaises qui ont fait les beaux jours de *RécréA2* (1978-1988) et du *Club Dorothée* (1987-1997), ont d'abord été mal reçus chez nous. Les amoureux du Japon traditionnel y voyaient un furoncle hideux qui défigurait le beau pays de leurs rêves. Ségolène Royal en tête, des personnalités dénonçaient la dangerosité des séries nippones et du manga, censés véhiculer de mauvaises idées que les adolescents n'auraient jamais eues sans leur influence néfaste. Le très sérieux *Monde diplomatique* n'était pas loin d'y voir un complot visant à abêtir notre jeunesse<sup>1</sup>. Parents et éducateurs s'interrogeaient : On n'y comprend rien ! On ne reconnaît pas les personnages ! Pourquoi

---

1 Ségolène Royal : *Le ras-le-bol des bébés zappeurs. Télé-massacre : l'overdose*, Robert Laffont, 1989. *Le Monde diplomatique* : « Ce que nous disent les mangas », décembre 1996.

ont-ils des visages occidentaux ? C'est vulgaire et absurde ! Comment peut-on aimer ça ?

Cet ouvrage montre que le manga s'enracine profondément dans la culture, l'esthétique et le système de valeurs de l'Archipel, dont il reflète l'âme et l'histoire aussi bien que les jardins zen et la cérémonie du thé (chapitres 1 et 2). Il explique comment l'industrie du manga a réussi là où nos éditeurs de bande dessinée ont, pour l'essentiel, échoué, en fidélisant la génération des baby-boomers, dont un très grand nombre ont continué à lire du manga toute leur vie ; c'est au Japon que le slogan de *Tintin* – « Le journal pour les jeunes de 7 à 77 ans » – est devenu réalité. Mieux : la narration graphique est reconnue dans l'Archipel comme un média à l'égal de l'écrit, comme un outil pédagogique, et même comme un excellent instrument de communication. Cela explique pourquoi, au milieu des années 1990, il se publiait chaque année près de 15 exemplaires de manga par habitant (magazines et *tankôbon*\* confondus), contre un unique exemplaire de BD par français et un seul *comics book* pour trois américains (chapitres 3-6).

Trois chapitres tentent ensuite d'initier les profanes au manga, ou de les réconcilier avec lui. Le chapitre 7 analyse les spécificités graphiques et narratives qui le rendent parfois difficile à déchiffrer pour les néophytes. Le chapitre 8 explique de quelle manière les séries japonaises pour adolescents fonctionnent comme les contes de fées de notre enfance, ce qui explique l'attrait qu'elles exercent sur la jeunesse du monde entier par delà les différences de culture. Le

chapitre 9 examine de plus près les trois reproches – « vulgarité », « violence » et « absurdité » – le plus souvent adressés aux séries japonaises.

La troisième partie présente au lecteur certains des univers imaginaires que le manga a créés, et qui se matérialisent aussi sous forme de séries animées, de films, de jeux vidéo, et jusque dans la littérature japonaise d'aujourd'hui. Elle fait découvrir les principes moraux et la vision du monde qui guident les héros de papier nippons (chapitre 10). La manière dont le manga réinterprète, de génération en génération, le traumatisme toujours présent de la défaite de 1945 (chapitre 11). Les relations complexes et changeantes entre filles et garçons (chapitres 12 et 13). L'exubérance avec laquelle le sexe est évoqué dans la bande dessinée japonaise et l'hypocrisie avec laquelle – à ce qu'il semble aux Occidentaux – il y est censuré (chapitre 14). Les innombrables avatars du manga dit « informatif » – encyclopédique, économique, social, politique, polémique, culinaire, œnologique, pédagogique – qui en font un genre plus proche de la « com' » chère aux marketeurs que de ce « 9<sup>e</sup> Art » que notre bande dessinée se flatte d'être (chapitre 15). Comment on rit dans le manga, et comment on y tremble (chapitre 16). Les multiples formes qu'y prennent, dans un pays officiellement pacifiste, l'affrontement, le combat et la guerre (chapitre 17). Enfin, dans une tentative illusoire d'approcher l'exhaustivité, le dernier chapitre survole quelques autres genres, dans un désordre qui reflète, à sa manière, la prolifération inépuisable du manga (chapitre 18).

L'auteur de ce livre, même familier des ouvrages de Thierry Groensteen, de Harry Morgan, de Scott McCloud, de Will Eisner et de Jean-Paul Jennequin, n'est pas un spécialiste de la théorie et de l'histoire de la narration graphique<sup>1</sup>. Mais il est tombé très jeune dans le chaudron. Comme une grande partie des baby-boomers hexagonaux, il est passé par *Cœurs Vaillants* à l'âge de l'école primaire (sa famille eût-elle été de gauche, c'eût été *Vaillant*), *Tintin* et *Spirou* au collège, *Pilote* au lycée, puis *Hara-kiri*, *Charlie* et *L'Echo des Savanes*, puis... rien. Désappointé de ne plus trouver de BD à son goût, il aurait pu, comme beaucoup dans sa génération, délaissé le 9<sup>e</sup> Art, hors l'*Astérix* biannuel pour un moment de partage « bédéïque » familial ; *Corto Maltese* pour son élégance désenchantée et son noir et blanc magique ; Bourgeon, Enki Bilal et Moebius pour leur virtuosité graphique et narrative, et la richesse de leurs univers imaginaires ; Tardi pour sa maîtrise du fantastique et sa capacité d'indignation, un zeste d'érotico-chic italien à la Crepax-Manara, et la relecture des *Blueberry* originaux de son adolescence<sup>2</sup>... Fort heureusement, quinze années passées au Japon et la découverte du manga ont maintenu intactes ma curiosité et

---

1 Thierry Groensteen : *Système de la bande dessinée*, PUF, 1999. *La bande dessinée : son histoire et ses maîtres*, Skira Flammarion, 2009. Harry Morgan : *Principes des littératures dessinées*, Editions de l'An 2, 2003. Scott McCloud : *L'Art invisible*, Vertige Graphic, 1999 ; *Réinventer la bande dessinée*, Vertige Graphic, 2002. Will Eisner : *Le récit graphique*, Vertige Graphic, 1998. Jean-Paul Jennequin : *Histoire du comic book. T.1 : Des origines à 1954*, Vertige Graphic, 2002.

2 Cette énumération ne reflète rien d'autre que les goûts personnels de l'auteur. Du moins le lecteur saura-t-il ainsi « d'où je parle ».

ma réceptivité pour la bande dessinée. Ayant longtemps travaillé, et travaillant encore, sur des sujets plus académiques – la société et la vie politique du Japon d’après-guerre, son économie politique et ses relations internationales – j’ai réalisé avec ce livre le rêve de mettre l’expérience et l’exigence méthodologique du chercheur au service d’une passion très ancienne.

Puissent les véritables spécialistes de la narration graphique me pardonner de m’être aventuré sur leur terrain, les pros du manga m’excuser de connaître moins bien qu’eux les détails subtils de Fruits Basket, de Tokyo Babylon, de Naruto ou de Berserk (quoique...), et les lecteurs prendre autant de plaisir à lire ce livre que j’en ai eu à l’écrire.

# PREMIÈRE PARTIE

## HISTOIRE



Livre illustré, époque d'Edo. Collection particulière.

# CHAPITRE 1

## LE MANGA ET LES CULTURES JAPONAISES

### JAPON DU ZEN ET JAPON DU SEXE

Réputé vulgaire, violent et laid, le manga a longtemps été mal vu en Occident. Il a horrifié les amoureux du Japon « traditionnel » symbolisé par la cérémonie du thé, l'ikebana\* et les jardins zen. Mais ce Japon tout pétri d'élégance et de rigueur a toujours coexisté avec un autre, moins connu chez nous. Un Japon populaire et frondeur qui ne se souciait ni de bon goût, ni de morale. Un Japon qui adorait la grosse farce et les torrents de larmes, les fantômes sanglants, le sexe, le plaisir et le drame sous toutes leurs formes. Un Japon qui n'aimait rien tant que pleurer devant un beau *shinjû*\* et promener des phallus géants dans les rues lors des fêtes populaires et religieuses.

A partir de l'ère Meiji (1868-1912), les autorités mirent cette culture populaire sous l'éteignoir. Pour faire face à la menace de l'impérialisme occidental, il fallait un peuple moderne, discipliné et prêt au sacrifice. Adieu fantômes, suicides d'amour et fêtes phalliques ! Désormais, tous les Japonais étaient censés avoir « l'esprit samurai », et toute jeune fille